

PRÉSENTATION

LA FÊTE ET LA VILLE

PAUL CLAVAL

Université Paris-Sorbonne (Paris 4)

p.claval@wanadoo.fr

RÉSUMÉ

La fête rompt la continuité quotidienne de l'existence en ville. Elle s'inscrit dans d'autres temporalités : celles du temps des origines, de la révélation ou de la révolution. Cela se traduit par un changement d'atmosphère et par la mise en place de décors éphémères. La mutation se manifeste par des rituels originaux – déambulation, défilé, danse, spectacle. Elle s'accompagne généralement d'une mise en cause de l'ordre social. Dans le passé, la fête ressoudait les communautés urbaines sur des bases religieuses ou idéologiques. Les classes dominantes l'épurent au XIX^e siècle. Les gouvernants s'en servent au XX^e siècle comme d'un puissant outil de contrôle et de défolement. Dans le monde post-moderne, la ville met au second plan ses activités productives. Le visage festif qu'elle revêt est fait pour la rendre attractive, recréer un sens communautaire et promouvoir des identités partagées dans une société pulvérisée.

Mots-clés : Fête. Ville. Mythe. Temps des origines. Révélation. Révolution. Rituel. Décor. Atmosphère. Inversion. Contrôle. Communauté. Identité.

A FESTA E A CIDADE

RESUMO

A festa rompe a continuidade quotidiana da existência na cidade. Ela inscreve-se noutras temporalidades: aquelas do tempo das origens, da revelação ou da revolução. Isso se traduz numa mudança de atmosfera e na instalação de *décors* efêmeros. A mutação manifesta-se por rituais originais – deambulação, desfile,

dança, espetáculo. Ela é geralmente acompanhada de um questionamento da ordem social. No passado, a festa fundava as comunidades urbanas em bases religiosas ou ideológicas. As classes dominantes expurgavam-na no século XIX. No século XX, os governantes serviam-se dela como uma poderosa ferramenta de controle e de liberação. No mundo pós-moderno, a cidade coloca em segundo plano suas atividades produtivas. A roupagem festiva que ela veste é feita para torná-la atrativa, para recriar um sentido comunitário e promover identidades compartilhadas numa sociedade pulverizada.

Palavras-chave: Festa. Cidade. Mito. Tempo das origens. Revelação. Revolução. Ritual. *Décor*. Atmosfera. Inversão. Controle. Comunidade. Identidade.

THE FESTIVAL AND THE TOWN

ABSTRACT

The urban feast breaks with the daily continuity of urban life. It falls within other temporalities: those of the time of origins, the revelation or the revolution. It results in a change in the atmosphere and the creation of ephemeral scenery. The transformation is expressed through original rituals: procession, march, dance, shows. It generally challenges the existing social order.

In the past, urban feasts renewed the bonds of urban communities on religious or ideological bases. Upper classes refined them during the nineteenth century. Rulers used them as a mean of control and release during the twentieth century. In the postmodern World, the city ceases to emphasize its productive activities. The festive look it chooses is intended to make it attractive, recreate a communitary sense and promote shared identities in a fragmented society.

Keywords: Feast. City. Myth. Time of origins. Revelation. Revolution. Ritual. Scenery. Atmosphere. Inversion. Control. Community. Identity.

Les géographes étudient traditionnellement la ville dans ses formes (extension, plans, réseaux viaires, volumes construits), dans sa population (effectifs, origine, composition, migrations, classes), dans ses activités artisanales, industrielles, commerciales ou administratives, ou dans ses fonctions politiques ou religieuses. La ville est ainsi saisie dans sa temporalité habituelle, celle de la succession du travail et du repos, celle de la production et de la consommation,

et dans ses dimensions symboliques permanentes, comme foyer de pouvoir et centre religieux.

UNE RUPTURE DANS L'ÉCOULEMENT DU TEMPS, UNE PARENTHÈSE

La fête rompt avec l'existence quotidienne. Fini le travail, les obligations pesantes ! Place au jeu, à la détente ! Le décor change : arcs de triomphe, guirlandes et fleurs transforment les rues et cachent la grisaille et la pauvreté des bâtiments vieilliss ; les couleurs égaient l'atmosphère ; la musique envahit la ville ; les gens se déguisent, se masquent ; ils défilent, chantent, dansent ; des feux d'artifice sont tirés, des spectacles sont donnés.

La fête introduit une parenthèse dans la vie des gens : les préoccupations et les soucis sont oubliés, les tâches répétitives laissent place à des rythmes inédits et souvent endiablés. Les cadres rigides de la vie sociale s'effacent : les barrières s'effondrent, la liesse est générale, tout le monde se parle.

Les activités productives s'arrêtent : usines et bureaux sont fermés. Finis les habits de travail, le complet-cravate des cadres, les bleus et les bourgerons des ouvriers. Place à la fantaisie, à l'imagination ! Fin des attitudes compassées et des codes de bienséance !

Le travail empêche de sortir le soir, de veiller, de profiter des plaisirs nocturnes. La fête envahit la nuit. Les enfants se mêlent aux adultes et aux vieillards jusqu'à une heure avancée. Les illuminations transfigurent le cadre habituel. Les festivités se terminent par un feu d'artifice.

Faire la fête, c'est consommer, boire, manger, se remplir la panse. La dépense ne compte plus : le plaisir d'offrir et de partager l'emporte. La générosité s'affirme. Pourquoi ne pas gaspiller ? N'est-ce pas une façon de s'affranchir des pesanteurs de l'existence habituelle ?

UNE INSCRIPTION DANS D'AUTRES TEMPORALITÉS, D'AUTRES DURÉES

La fête projette ceux qui y participent dans des durées inaccoutumées. Religieuse, elle ramène au temps des origines, celles de la société à laquelle on appartient, ou celles de la ville où elle se déroule. Elle fait revivre la Révélation, la naissance du Christ, sa crucifixion ou sa résurrection. Politique, elle rappelle ceux qui se sont sacrifiés pour la patrie ou exalte ceux qui la dirigent

aujourd'hui. Révolutionnaire, elle rappelle les événements qui ont bousculé les Anciens Régimes, exalte les révoltes du temps présent et installe ceux qui y participent dans l'utopie des lendemains qui chantent. La fête rappelle un passé magnifié, transfigure le présent ou annonce un futur glorieux.

La fête renoue avec le temps du mythe. Elle sacralise l'espace profane ; les processions religieuses le soulignent, comme, dans un registre différent, les longues marches qui commémorent les événements révolutionnaires.

UNE ATMOSPHÈRE ET DES DÉCORS NOUVEAUX

Pour dire qu'une manifestation est agréable, on se contente souvent de mentionner qu'il y règne un air de fête. Pour oublier le quotidien, une autre atmosphère s'impose en effet : elle naît du nouveau cadre et des décors imaginés pour l'occasion. Parenthèse qui coupe l'écoulement normal du temps, la fête est éphémère : pas question de redessiner la ville ; on peut, au mieux, construire quelques édifices nouveaux. La scène habituelle est transfigurée, mais à peu de frais.

Des draps sont tendus sur les murs ; des drapeaux et des oriflammes ondulent au moindre souffle ; ils colorent et animent les façades. Des guirlandes aux découpes et aux teintes variées métamorphosent les artères. Les défilés passent sous des arcs de triomphe. Construits en bois, ceux-ci sont richement colorés. Sur les places où la foule s'assemble, des estrades sont dressées pour les orchestres ou les spectacles.

L'environnement sonore change : au bruit de fond des véhicules se substituent les cris et les chants des participants, la musique des orchestres. Le roulement des tambours, la sonorité des cuivres remuent les spectateurs, les font sortir d'eux-mêmes et les mettent à l'unisson de la foule alentour.

LE SPECTACLE, LA DÉAMBULATION, LE DÉFILÉ, LA DANSE

La fête est un spectacle. Celui-ci peut être donné par des professionnels, des musiciens, des chanteurs, des acteurs. La foule ne reste pas inerte : elle danse au rythme des orchestres ; elle reprend les refrains des chansons ; elle s'échauffe aux répliques des pièces populaires.

Mais la fête ne devient complète que si acteurs et spectateurs se confondent. Des chars ouvrent les défilés ; des participants costumés les suivent et dansent au rythme que donnent les orchestres. La foule assemblée le long des rues

s'enthousiasme à les regarder passer ; elle se joint au cortège qui ne cesse de gonfler ; elle participe à l'effervescence générale et l'enrichit par les jeux qu'elle improvise.

La déambulation rythmée, le bruit qui l'accompagne, la fatigue qu'elle entraîne créent un état d'exaltation et de détachement parfois proche de la transe. Il rapproche les gens ; l'enthousiasme se propage de l'un à l'autre. Chacun se fond dans un grand tout. Dans une société marquée par la division des tâches, la fragmentation du temps, la multiplicité des contacts impersonnels, la fête ressuscite la communauté : les gens présents forment un tout solidaire. Au sein des sociétés sans chaleur du monde moderne, la fête recrée des solidarités et fortifie des identités.

LES DIMENSIONS SOCIALES DE LA FÊTE

La fête concerne telle ou telle catégorie sociale, ou toute la population ; elle est le fait des habitants d'un quartier ou de ceux de toute la cité ; elle est propre à la ville, ou s'inscrit dans un calendrier religieux qui intéresse tous les croyants ou dans celui de la République qui concerne toute la nation. Elle redonne aux groupes qui l'organisent et qui la vivent un sens d'appartenance partagée, elle les rapproche de leur passé, elle les soude. Elle recompose la ville ou certaines de ses fractions. Son rôle intégrateur est fondamental.

La fête met en contact des milieux divers. De l'un à l'autre, les idées s'échangent, les pratiques se copient. Mélanges et emprunts font naître de nouvelles pratiques et de nouvelles images du corps social.

La fête exalte un ordre symbolique que la vie quotidienne fait parfois oublier : si elle est religieuse, elle redonne à la foi l'ardeur qu'elle avait lors de la révélation ; si elle est politique, elle magnifie les valeurs centrales du groupe et conforte le pouvoir de ceux qui les défendent. La fête provoque des moments d'exaltation.

Dans le même temps, la fête dissout l'ordre institué et remet en cause les hiérarchies. Le peuple se moque de ses maîtres, les malmène parfois. C'est le temps du bruit, des pétards, de la truculence, des excès. À travers eux, la ville connaît une expérience cathartique : les tensions sociales s'apaisent d'avoir été exprimées en plein jour.

La fête associe toujours, et souvent de manière inextricable, les valeurs qui font la société, qui lui donnent un sens, et celles qui la contestent, la brocardent

et invitent aussi au changement. D'un côté, elle puise au répertoire de la civilisation des élites. De l'autre, elle se nourrit du génie populaire.

LA FÊTE ET LA VILLE DANS LE PASSÉ

La fête remonte à un passé lointain. Ses composantes populaires reprennent à l'infini des thèmes introduits il y a longtemps : le carnaval est l'héritier des lupercales romaines. Depuis les cultes de Dionysos de la Grèce antique, le vin coule à flot pour détendre l'atmosphère, rendre les rapports plus faciles et susciter la joie.

Les fêtes des villes grecques étaient religieuses : les compétitions sportives d'Olympie l'étaient ! La fête grecque ramenait au temps où les divinités polyades créaient et modelaient la ville ; elle rassemblait les citoyens et exaltait la communauté qu'ils formaient ; leur charge civique était forte. Des cultes et des fêtes étaient associés à chaque dieu. La musique et le théâtre s'épanouissaient dans ce cadre. Dans un contexte païen, les débordements auxquels donnaient lieu ces manifestations ne choquaient pas. Les Grecs, Aristote le prouve, étaient conscients de leur rôle cathartique.

La fête chrétienne condamne les traditions païennes, mais celles-ci sont si intimement mêlées aux pratiques populaires qu'on ne peut les éliminer : les débordements du Carnaval sont nécessaires à qui va connaître les quarante jours de jeûne du Carême. Les mystères joués aux portes des églises ressuscitent le théâtre. Les fêtes de la société féodale ont un vernis religieux, mais parlent surtout de guerre et d'amour. Avec la montée du pouvoir royal, la fête redevient politique. Les Rois de France vont de ville en ville pour affirmer leur autorité : les fêtes qui accompagnent leur arrivée dans chacune exaltent le monarque. Louis XIV fait de Versailles un centre de fêtes quasi permanent : les fastes qui s'y déploient renforcent son prestige et son autorité.

La révolte révolutionnaire apparaît comme une forme nouvelle de fête, aussitôt institutionnalisée. La fête de la Fédération le montre, qui commémore dès 1790 le 14 juillet 1789, et fonde la nation française sur une nouvelle base symbolique.

La rationalisation des sociétés qu'entraîne la modernisation réduit la place faite à la fête. Plus question de manifestations sauvages, d'explosions brutales : la société doit être disciplinée. Les bourgeoisies urbaines d'Europe occidentale s'en chargent dans la première moitié du XIX^e siècle. À la spontanéité des manifestations traditionnelles succèdent des spectacles organisés par des profession-

nels. Les classes dominantes de l'hémisphère Sud, à Rio en particulier, imitent très vite la nouvelle mode européenne. La danse n'est plus libre, universelle. Elle accompagne des défilés soigneusement canalisés, ou se pratique sur les places ou dans les locaux où ils débouchent. La fête perd son exubérance. À devenir trop sage, elle devient ennuyeuse. Elle est désertée par la jeunesse et par les classes populaires, qui demandent des plaisirs plus forts.

LA FÊTE ET LA VILLE AU XX^e SIÈCLE

Au seuil du XX^e siècle, le déclin de la fête paraît inévitable : il est lié au triomphe de la raison froide qui caractérise les sociétés industrielles et les cultures de l'écrit.

Les nouveaux moyens de communication redonnent un rôle qui paraissait compromis à l'imitation directe, aux jeux de la proximité et à l'oralité. Les totalitarismes qui s'affirment le comprennent vite. Ils assurent leur emprise par une propagande inlassablement menée à la radio, puis à la télévision. Ils organisent de gigantesques fêtes politiques pour magnifier le nouveau pouvoir, affirmer sa dimension symbolique et souder en une communauté unie les foules qu'ils contrôlent et subjuguent.

La montée des nouveaux moyens de communication donne une nouvelle chance aux traditions populaires que le progrès paraissait condamner. Aux Etats-Unis, à Cuba, au Brésil, les populations d'origine africaine amenées par l'esclavage n'avaient pas oublié les rythmes africains. Voilà qu'ils ressurgissent, modernisés, dans le jazz américain, dans la rumba cubaine ou dans la (on devrait dire le) samba brésilien(ne). La fête trouve une nouvelle vigueur à intégrer des traditions que l'on croyait perdues.

Le Carnaval de Rio incarne parfaitement cette résurrection de la fête : de l'*entrudo* grossier, on passe, dans un souci de contrôle, aux défilés encadrés selon des itinéraires fixes. Mais les folklores européens et africains envahissent ces défilés, y installent la danse, en font d'immenses spectacles populaires. *L'Estado Novo* de Getulios Vargas, très proche en temps des fascismes européens, les récupère : il fait du Carnaval de Rio le symbole de l'unité nouvelle du Brésil et encadre les manifestations que préparent les écoles de samba.

AUJOURD'HUI : LA VILLE FESTIVE

La fête a-t-elle cessé d'être nécessaire ? Sert-elle surtout à éviter les explosions sociales graves en en provoquant de passagères, plus bénignes ?

Peut-on, sans elle, exalter la profondeur de la foi ou conforter les sentiments d'identité ?

La fête urbaine appartient-elle plutôt aux sociétés du passé ? Comment évolue-t-elle ? Comment sacré et profanes'y concilient-ils aujourd'hui ? La prolifération des sectes et la montée d'idéologies nouvelles lui donnent-elle de nouvelles bases, lui suggèrent-elles de nouveaux thèmes ?

Jusqu'il y a peu, l'architecte avait le souci de construire des bâtiments dont les formes symbolisaient les fonctions : un palais de justice devait ressembler à un temple grec, une église à un prieuré roman, à une cathédrale gothique ou au *Gesù* de Rome. Les fonctionnalistes allaient plus loin : selon eux, le charme des édifices tenait à leur structure même, qu'il importait de rendre visible : les ogives et les contreforts du gothique servaient à la fois à équilibrer les poussées internes à la construction et à suggérer, par leur envolée, la vocation spirituelle des églises. Les matériaux nouveaux, poutres d'acier ou de béton armé, rendent inutile le mur et ses pesanteurs : en mettant en valeur les structures porteuses, l'architecte affirme la vérité d'un bâtiment dont tout décor est banni. Leur beauté vient du dépouillement et de la pureté des formes ainsi obtenues.

La conception du bâti qui domine dans la ville moderne peut être symbolique ou fonctionnelle, mais elle parle toujours du rôle que les édifices tiennent dans la vie de la cité et de ce qui se passe à l'intérieur de leurs murs.

La gamme des possibilités offertes par l'architecture des Congrès Internationaux d'Architecture Moderne (CIAM) était réduite et répétitive. Les formes qu'elle engendre lassent vite. Les inspirateurs du mouvement rompent eux-mêmes avec les principes qu'ils avaient posés : Oscar Niemeyer au Brésil et Le Corbusier en France renouent avec les courbes, les voûtes, les arcs. Mais la réaction va vite beaucoup plus loin : c'est tout le mouvement moderne qu'elle condamne.

L'architecture postmoderne revient à l'ornement, au décor, mais rompt doublement avec la tradition architecturale occidentale. (i) L'architecte ne cherche plus à rendre visible la structure architectonique de l'édifice : il ne croit plus à la vérité fonctionnelle. (ii) Les formes qu'il donne aux bâtiments qu'il propose sont très évocatrices, très parlantes, mais ne sont pas conçues pour exprimer symboliquement le rôle social de ce qui est construit. Elles fonctionnent comme des citations.

L'exemple le plus connu est celui de Las Vegas : la ville ignore le cubisme rigide des CIAM. Ses formes parlent, mais elles ne disent pas ce à quoi sert

la ville, devenue un gigantesque casino. Le paysage est un recueil d'œuvres choisies : on y retrouve Venise et ses canaux, la Rome impériale et celle de la Renaissance, la Tour Eiffel, l'Europe centrale... Cela traduit une tendance profonde du tourisme contemporain : on ne se déplace plus pour découvrir des formes authentiques, mais pour retrouver des images que la presse, le cinéma, la télévision et les voyagistes ont imposées : c'est cet imaginaire qu'il importe de fréquenter, et pas la vérité première des lieux. Las Vegas attire d'autant plus les touristes américains – et ceux du monde entier – qu'ils y retrouvent tous les décors qu'ils associent à l'exceptionnel, à l'unique, au succès, tous ceux qu'il importe de visiter parce qu'ils contribuent à créer une atmosphère festive.

Las Vegas ne résume pas à elle seule le monde postmoderne. La ville que celui-ci engendre se cherche. Comme à Las Vegas, elle renonce à exposer dans leur nudité les formes architectoniques qui structurent les bâtiments. Comme au musée Guggenheim de Bilbao, la mode est de donner au bâti une apparence qui défie les lois de la pesanteur et s'oppose aux règles traditionnelles du bâti. L'architecte renonce en même temps à exprimer, dans les volumes qu'il crée, la fonction que remplissent les édifices qu'il construit.

La ville postmoderne est faite de décors librement composés : elle gomme le jeu des forces de la pesanteur ; elle ne recourt pas à une grammaire acceptée de formes adaptées aux fonctions. Elle ressemble aux décors éphémères que les villes se donnaient à l'occasion des fêtes. N'est-ce pas le signe d'une transformation profonde de l'habiter ?

N'entrons-nous pas dans l'âge de la ville festive ? La ville du monde traditionnel et celle du monde industriel avaient ceci de commun qu'elles vivaient de fonctions liées à leur position sur les réseaux généraux de communication. Leur rôle reflétait leur niveau hiérarchique (bourg, petite ville, ville moyenne, métropole régionale), leur contribution à la production et à la circulation des biens (elles assuraient la commercialisation de la production agricole ou industrielle des aires voisines ou celle de leurs manufactures – on avait affaire à un marché agricole, à une ville commerçante, à un centre manufacturier) et leurs activités de centres tertiaires (elles offraient des services de proximité ou des commerces rares, des dispensaires ou de grands hôpitaux, des collèges ou des universités) ou de commandement (elles abritaient l'État-major de grandes firmes, des services administratifs, ou servaient de siège au pouvoir). C'est de tout ceci que parlait l'architecture des villes d'hier. Celles d'aujourd'hui l'ignorent.

La ville festive ? Elle est construite pour faire oublier le quotidien et ses pesanteurs, pour faire place au rêve, à la détente. C'est une ville pour les *happy hours* ou pour les vacances, même si ceux qui les habitent travaillent dur et ne passent que peu de temps à se divertir.

Lorsqu'une firme crée un centre de recherche, elle ne l'installe plus automatiquement dans une grande métropole où il bénéficie de toutes les facilités de contact : avec les télécommunications modernes, celles-ci sont aujourd'hui accessibles de partout. Ce qui compte, c'est le charme du centre où les ingénieurs vont vivre, la beauté de son cadre, la proximité de la mer ou de la montagne, c'est Sophia-Antipolis – tout ce qui peut leur faire oublier qu'ils sont là, surtout, pour travailler.

C'est donc à un changement profond dans la structure des réseaux de communication et dans les attitudes à l'égard du travail que correspondent les formes affichées par la ville postmoderne. Celle-ci se veut festive, parce qu'elle répond à des besoins où les contraintes de la vie de relation et du travail pèsent moins, et où la valorisation du temps libre et des loisirs s'affirme.

LA VILLE RECRÉÉE PAR LA FÊTE

Comment interpréter la mutation contemporaine de la ville festive ? David Harvey y lit une ruse du capitalisme devenu flexible pour faire oublier la pesée qu'il exerce sur les réalités sociales et les contraintes qui résultent de la concurrence exacerbée. La ville postmoderne, La Vegas par exemple, est séduisante, oui – mais c'est pour donner un masque riant à des forces qui ne le sont pas.

Cela épuise-t-il le rôle de la fête dans la ville moderne ? Non ! La fête rappelle à la ville ses dimensions culturelles, les savoir-faire, les savoir-vivre ou les trésors artistiques que lui a laissés son passé et ceux qu'elle crée pour l'avenir. Elle est éphémère, mais les travaux qu'elle impose sont considérables lorsqu'il s'agit d'accueillir des foules venues de tout un pays ou du monde entier : l'événement laisse son empreinte dans les quartiers qu'il a fallu remodeler, ou dans l'ensemble urbain dont il a fallu repenser les artères, les voies rapides, les transports en commun, les capacités hôtelières. La fête brasse, fait sauter les barrières, rapproche les gens, leur crée une mémoire et des souvenirs communs.

L'évolution contemporaine accentue la spécialisation professionnelle, démultiplie les services, fractionne les temporalités. La fête contrecarre ces tendances : elle recrée de l'urbain parce qu'elle instaure des rythmes et des

moments que tous partagent. Elle redonne de l'unité à des existences que le quotidien juxtapose sans les intégrer. Comme depuis toujours, elle crée du sens et institue la ville : c'est devenu plus nécessaire parce que le temps des sociétés modernes est éclaté. Pour comprendre la fête en ville, il convient de l'analyser à la fois comme espace et comme durée, comme un chronotope, au sens de Bakhtin (GWIARZDZINSKI).

La fête est faite de manifestations assez brèves, dans des décors dont la plupart sont appelés à disparaître. Comment expliquer que ses retombées soient souvent permanentes ? Par les infrastructures et les équipements dont elle a doté la ville, lorsqu'il s'agit d'une Exposition ou d'un Forum dont la portée est universelle (BALLESTER). Mais surtout par son pouvoir performatif (LALLEMENT) : elle appelle une réalité qui n'est pas encore là, ou que les gens ne perçoivent et ne comprennent pas encore ; elle lui donne une consistance, des contours, la fait vivre dans une mémoire partagée. Par son pouvoir performatif, la fête pèse sur le temps long qui lui succède, modifie son sens, lui donne un sens. Elle conforte les formes sociales en place, ou exalte les forces qui leur résistent et font entrevoir d'autres possibilités, d'autres futurs, d'autres ailleurs (BERNIÉ-BOISSARD). La ville crée du social : « Les artistes dans la ville ou de la ville [...] mettent en avant l'idée que le potentiel est toujours là, qui n'attend plus qu'à être révélé par le truchement d'une invasion ludique, festive ou culturelle des lieux » (LALLEMENT).

La fête de la ville contemporaine crée du lien social ; elle fait advenir de l'inattendu dont tous se souviennent. Elle remet en cause et subvertit, mais parce qu'elle donne à voir et grossit les malfaçons, les injustices, elle les désarme et calme les tensions. En façonnant d'autres liens, elle fait entrevoir d'autres possibles. L'événement éphémère favorise l'avènement de mondes différents : c'est ce que les études sur la fête urbaine détectent souvent, ce qui les rend irremplaçables.

Les grandes manifestations festives internationales, les Expositions universelles, les Jeux Olympiques, les Forums qui s'y juxtaposent, la célébration des capitales européennes de la culture, soulignent le poids que les politiques attachent aujourd'hui à la fête : celles qu'ils provoquent à grands frais gardent certaines des vertus des manifestations d'inspiration plus populaires (le pouvoir de critiquer ou celui d'instituer le sens et le futur). Elles cimentent des identités – à l'échelle de la ville où elles se tiennent, ou à celle des pays qui les

financent et les rendent possibles. Les autorités municipales y trouvent une justification de leurs grands programmes d'aménagement et d'équipement, et l'occasion de les faire financer par l'État ou par des entreprises privées. Dans un monde de compétition, la fête devenue globale assure aux cités où elle se déroule une visibilité internationale.

L'APPORT DE CE NUMÉRO

Les textes réunis dans ce numéro suivent dans le temps et dans l'espace les rapports de la fête et de la ville : ils les analysent en Grèce antique (Colette Jourdain-Annequin), dans la Corée d'hier et d'aujourd'hui (Kyuwon Kim), dans le Rio de Janeiro du XIX^e siècle (Felipe Ferreira), au Caire (Anna Madœuf), à Paris (Maria Gravari-Barbas ; Emmanuelle Lallement) ou dans l'ensemble de la France (Catherine Bernié-Boissard ; Luc Gwiazdzinski), à Barcelone (Patrice Ballester), à Séville (Vincent Marcilhac) ou au Cameroun (Yves-Bertrand Djouda-Feudjio) et dans les grandes villes brésiliennes à l'occasion de la *Gay Pride* (Carlos Maia).

Les rapports que la fête entretient avec la ville sont anciens. De la Grèce antique à aujourd'hui, des traits subsistent : le caractère populaire des explosions de joie ; dimension sacrée des manifestations et la place tenue par les rituels d'inversion sociale. Sous l'effet de la laïcisation des sociétés et du souci des classes dominantes et des autorités de contrôler des situations potentiellement explosives, une évolution se dessine. Dans un monde devenu trop rationnel, la fête apparaît comme un remède, la ville devient festive. Les premières contributions à ce numéro (Colette Annequin-Jourdain, Kyuwon Kim, Felipe Ferreira) éclairent la dimension historique des rapports de la fête et de la ville. Dans une perspective différente, la cohue des quartiers centraux du Caire où se déroule les *mûlid*-s, fêtes-pèlerinages, conduit Anna Madœuf à s'interroger sur la manière dont les individus vivent les espaces de la fête urbaine et les utilisent.

La situation change rapidement au temps de la ville festive : les articles suivants abordent ce problème. Maria Gravari-Barbas montre, dans le cas de Paris, combien l'impact de ces transformations varie d'un point à l'autre. Qu'est-ce qui pousse aujourd'hui les autorités politiques à multiplier les fêtes, et à copier partout les formules essayées avec succès à Paris ou ailleurs, s'interroge Emmanuelle Lallement, qui insiste sur le rôle performatif de la fête. Catherine Bernié-Boissard se demande ce que devient la fête au temps de la ville festive : *quid* de

son rôle dans le resserrement des communautés, la construction des identités ou l'affirmation de mouvements de résistance ? Pour Luc Gwiazdzinski, la fête imprime à la ville une autre dynamique, l'installe dans une autre temporalité, qui rejaillit sur celle du quotidien – d'où son intérêt. Plus qu'aucune autre ville européenne, Barcelone a misé sur la fête pour s'affirmer comme grande métropole : c'est au dernier épisode de cette longue histoire, le Forum 2004, que s'est attaché Patrice Ballester. Séville, qu'analyse Vincent Marcilhac, manifeste pour la fête un penchant presque aussi marqué que Barcelone – ce qui se traduit par la multiplication des niveaux festifs qui s'y conjuguent. La *Gay Pride*, que Carlos Maia analyse à Goiânia et dans d'autres grandes villes brésiliennes, renoue avec la tradition subversive de la fête. À Yaoundé, les carnivals de mariage qu'analyse Yves-Bertrand Djouda-Feudjio traduisent l'émergence de nouvelles formes de vivre la ville.

Colette Annequin-Jourdain nous plonge dans le passé lointain de la Grèce. Il n'y a alors de fête que cultuelle : on y retrouve les pratiques qui sont au cœur même du système religieux, la procession, le sacrifice et le banquet rituel qui en est le complément. Les Anthestéries, célébrées les 11, 12 et 13 du mois d'Anthesterion (février-mars), soulignaient à Athènes la renaissance de la végétation. Elles étaient dédiées à Dionysos et se déroulaient sur trois jours. Le premier levait les interdits qui pesaient sur la nouvelle récolte de vin. Le second jour, un concours de buveurs était célébré en présence de l'archonte-roi. Le ton changeait le troisième jour, consacré aux morts revenus hanter le domaine des vivants. Le mariage de Dionysos et de la Basilinna, la femme de l'archonte-roi, rappelait qu'un lien profond existait entre les Dieux et les Athéniens. Les vivants renouaient ainsi avec les disparus, ce qui resserrait les liens de la communauté des vivants.

La fête grecque était un temps de processions joyeuses ou bruyantes ; on y mangeait et on y buvait en commun, ce qui cimentait les solidarités. C'était surtout une interruption dans le quotidien, le temps de l'inversion sociale, celui d'une rencontre entre les hommes et les dieux et celui d'une remise en cause de la distance entre le monde des vivants et celui des morts. Dès le départ, en Grèce, la fête urbaine conforte les solidarités, fortifie l'identité collective et cherche à triompher du temps qui passe.

Kyuwon Kim traite de deux fêtes coréennes issues de la tradition. Celle-ci mêlait la retenue confucianiste aux débordements du shamanisme. L'évolu-

tion contemporaine compromet cet équilibre : la composante shamaniste et populaire disparaît – il faut aller dans les musées pour en trouver trace. Cette évolution reflète les dynamiques de la modernisation. Elle est inégalement marquée dans les deux fêtes choisies. Celle qui est proche de Séoul, réduite à sa dimension confucianiste, a perdu toute chaleur. Celle qui se déroule plus loin de la capitale, dans une île, préserve encore la dualité qui faisait la valeur des fêtes traditionnelles. Mais comment éviter qu'elle ne s'appauvrisse aussi ? Le tourisme peut-il apporter une solution ?

Felipe Ferreira revient sur le passage l'*entrudo* traditionnel de Rio de Janeiro aux formes modernes du Carnaval, dans le courant du XIX^e siècle. Les élites s'attachent alors à disqualifier des formes qui viennent d'un Portugal que l'on veut oublier ; elles prennent modèle sur la France. Les processions ainsi introduites se déroulent dans les rues prestigieuses du centre : elles donnent lieu à une véritable bataille pour l'hégémonie carnavalesque ; paradoxalement, celle-ci favorise toutes sortes de dialogues, de croisements et d'influences mutuelles.

L'espace qu'empruntent les processions carnavalesques se trouve valorisé : les commerçants rivalisent pour décorer les rues qu'elles suivent. Une véritable hiérarchisation spatiale se met ainsi en place à Rio de Janeiro, dans la seconde moitié du XIX^e siècle : on passe de l'espace indifférencié de la ville coloniale à l'espace différencié de la ville moderne.

Maria Gravari-Barbas s'attache à la ville festive du monde postmoderne. L'idée que l'on se fait de la ville change, mais tous les quartiers, toutes les rues, toutes les places ne se prêtent pas de la même façon aux transformations que cela implique.

L'article s'appuie plus particulièrement sur le cas de Paris intra-muros en tant qu'exemple emblématique du positionnement festif d'une métropole européenne contemporaine. Il examine l'émergence et l'effervescence festive des dernières décennies, cherche à identifier les processus à l'œuvre et les acteurs de la festivalisation et propose une lecture critique des lieux investis (mais aussi délaissés) par la fête.

Pour approfondir l'analyse d'un problème, il est souvent utile de changer de perspective : c'est ce que propose ici Anna Madœuf. Les pèlerinages aux grands saints de l'Islam, les *mûlid*-s, se déroulent dans les quartiers les plus denses du Caire. La fête s'y installe généralement pour une semaine sans interrompre la vie quotidienne. Cairotes et pèlerins vivent alors dans un espace qui est à la fois

celui de la fête et celui du quotidien, celui de la promiscuité. Ils y développent des stratégies d'adaptation, de jeu, sautent d'un univers à l'autre, mélangent les temps : c'est à l'échelle de l'individu que se mesure surtout l'impact de la fête urbaine.

La fête est à la mode. Les autorités politiques le sentent bien, qui les multiplient : c'est de ce constat que part Emmanuelle Lallement. Que cherchent les ministres, les maires ou les conseils municipaux lorsqu'ils lancent la fête de la musique, la journée du patrimoine, les nuits blanches de Paris, ou Paris-plage ? Pourquoi leurs initiatives sont-elles reprises partout ? Quelle fécondité sentent-ils confusément dans la fête pour s'y attacher tellement ?

Tout vient du pouvoir performatif de la fête : elle donne une réalité à quelque chose qui n'est que potentialité et n'existe pas encore – ou n'existe pas. Ces retombées font rêver ceux qui gouvernent et désirent trouver des moyens de changer le monde. Manifestation matérielle, la fête moderne (en continuité avec les fêtes du passé, mais de manière plus systématique peut-être) est d'autant plus prisée qu'elle agit sur les sensibilités, les modèlent, les orientent.

Pour Catherine Bernié-Boissard, la fête urbaine jouait traditionnellement certains rôles : partage communautaire, affirmation identitaire, résistance à la société encadrante. On rentre dans une époque où il n'y aurait plus de différence entre le temps de l'activité et le temps du jeu, une époque où l'on vivrait une sorte d'uniformisation ludique de l'existence, comme le souligne Umberto Eco : le temps de la ville festive. L'extension des zones suburbanisées et rurbanisées modifient les rapports de la fête à l'espace : quels liens existent-ils entre les organisateurs, les instances politiques locales et régionales et l'espace où se déroulent les festivités ? Le besoin de partage n'a jamais été aussi fort que dans nos sociétés fragmentées. La crise des identités pousse les collectivités à multiplier les fêtes qui les distinguent et affirment leur position dans la compétition universelle pour le prestige. Les groupes marginaux cherchent, dans la fête, l'occasion de créer des 'zones d'autonomie temporaire'. La fête urbaine renoue avec les traditions révolutionnaires. Les Comités de défense essaient de protéger le patrimoine bâti et les formes de sociabilité qu'elles abritaient.

Luc Gwiazdzinski analyse depuis quinze ans les temporalités urbaines – des temporalités que la modernité a multipliées. Au quotidien, les citoyens se croisent sans se rencontrer. La fête renoue les liens que le travail dissout. « Elle rassemble et fabrique du collectif, enchante l'espace public, transfigure

le quotidien et lui donne du sel, crée une autre ville et engendre une forme de proximité et d'exotisme [dont elle est dépourvue au quotidien] », « un objet hybride et fractal ». La perspective qu'adopte Gwiazdzinski pour analyser « cet objet hybride et fractal » est temporelle. Il parle de « la danse de la ville ». Elle est mouvement, et c'est ce mouvement qu'il convient de saisir. Elle est faite de chronotopes qui lient durée et spatialité. C'est en étudiant la fête que l'on comprend que l'urbanisme doit être « un urbanisme des temps », car c'est ainsi qu'il pourra redevenir, dans la ville postmoderne, « un urbanisme des sens ».

Plus qu'aucune grande métropole européenne, Barcelone a cherché depuis les années 1880 à incarner la modernité. C'est à la postmodernité qu'elle donne aujourd'hui le la. Mais comment pratiquer une grande politique urbaine quand on n'est pas la capitale d'un État ? Les moyens manquent pour financer les travaux ou pour accroître la visibilité de la ville. Les autorités barcelonaises restent fidèles à une formule qui leur a réussi : l'organisation de fêtes universelles, exposition ou J. O., leur permet de rester à l'avant-garde.

Patrice Ballester analyse la dernière de ces grandes messes d'échelle planétaire : le Forum 2004. Entre les métropoles – et les États qui les soutiennent souvent –, la compétition est terrible. Barcelone avait épuisé le champ des manifestations existant déjà : il n'était d'autre solution pour la ville que d'inventer autre chose – un Forum culturel que l'UNESCO accepta de patronner. Une réussite ? Partielle seulement : la formule retenue n'a pas fait l'unanimité ; la population locale ne s'est vraiment sentie concernée qu'à la fin d'une manifestation de grande longueur. L'image internationale de la ville comme capitale de la postmodernité a-t-elle été confortée ? Il est difficile de le dire. Reste le remodelage d'une partie dégradée de la ville, remodelage qui vient compléter ce que Ildefons Cerdà avait imaginé il y a maintenant un siècle et demi.

Dans le monde actuel, les autorités publiques sont souvent à l'origine des fêtes : elles s'en servent pour créer une nouvelle ambiance et renforcer l'attractivité des villes dont elles ont la responsabilité. Carlos Maia analyse un autre cas : celui de la *Gay Pride*. Les défilés organisés par les associations d'homosexuels, de lesbiennes, de travestis ou de transsexuels se déroulent sous le signe de la transgression et de la liberté sexuelle. S'inscrivent-ils pour autant dans la logique des rituels d'inversion sociale qui accompagnent la fête depuis toujours ? Non : pour les organisateurs et la majorité de ceux qui défilent, les formes de sexualité dont ils grossissent les traits jusqu'à la parodie sont aussi normales

que les autres, et doivent être reconnues comme telles. La fête n'apparaît plus comme un moment de défolement qui coupe une durée trop lisse. Elle est faite pour changer la vie sociale. Elle a un caractère politique. Cela explique l'encadrement dont elle fait l'objet de la part des pouvoirs publics, et les violences dont les manifestants sont parfois l'objet.

Tout autant que Barcelone, Séville a joué sur les grandes fêtes publiques pour affirmer son statut ; sa réussite vient, comme le souligne Vincent Marcilhac, de la combinaison originale de formes festives qui touchent des classes et des publics différents, mais se combinent pour créer une atmosphère originale.

C'est sur le caractère violent et anarchique de la ville africaine qu'insistent la plupart des études récentes. Yves-Bertrand Djouda-Feudjio s'attache à une forme émergente de la festivité africaine : les carnivals de mariage. On y voit à l'œuvre l'anarchie et l'usage désinvolte des espaces publics que la plupart des travaux soulignent, mais à travers ces cortèges fastueux et ces fêtes dispendieuses, c'est le besoin de créer en l'affirmant un nouvel ordre social qu'on peut y lire – on retrouve là le rôle performatif de la ville.